

Sébastien Doubinsky

**LA COMÉDIE
URBAINE**



*À Lionel Osztean, grand féticheur, Sylvain Gaudenzi,
grand sculpteur et Manu Rich, grand peinteur.*

1

**Ma vie
normale**

La femme, en tant que sujet, est sans fin. Comme
tout le reste, diront les sceptiques. Mais à mon
humble opinion, il y a plus en elles que l'infinité du
sexe pourrait indiquer.

HENRY MILLER

C'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions
imaginaires. L'existence est ailleurs.

ANDRÉ BRETON

Le réveil n'a pas encore sonné et Akiko dort toujours, la tête sous le drap. Moi je suis bien réveillé et je la regarde, appuyé sur un coude. On dirait qu'elle est morte, momie copte, cadavre à la morgue. Laissez-moi passer, je suis le médecin légal, place à l'autopsiste ! Je soulève le drap. Ses cheveux noirs. Puis, le front, les sourcils. Paupières baissées, paravents japonais. Les arêtes du nez se gonflent d'air – pas tout à fait morte, donc. Voyons voir plus bas. Frou-frou discret du drap qui descend. Sa bouche, son cou, enfin un sein, son bout rose tendu de rêves lui aussi. L'autre sein, gonflé comme à regret. Les causes de la mort sont inconnues. Elle ouvre les yeux et grogne « qu'est-ce que tu fous, il est quelle heure ? ». Miracle ! Pâques ! Elle est ressuscitée ! Mes doigts pincent un téton réfractaire et je colle ma bouche à la sienne. « Docteur ! Docteur ! Que faites-vous ? Que faites... ? » « Sortez de la chambre, Nurse, je vous l'ordonne ! Je contrôle parfaitement la situation... »

Ma bouche toujours collée à la sienne je me glisse entre ses cuisses qu'elle écarte en grand par réflexe. Je suis rassuré : le cerveau n'est pas atteint. Avec ma main j'aide mon petit à rentrer dans le sien, chaud, étroit, mouillé. La machine à piston se met en marche, jets de vapeur, sifflets stridents.

Je vois mes poils qui frottent contre ses poils, velcro d'amour, ventre contre ventre. Ses ongles dans mon épaule, elle tremble de tout son corps et part à son tour, trois fois le tour de la Terre et mon dieu qu'il fait beau ce matin.

*

Plus tard, dans la cuisine. Akiko est assise et beurre des Wasa™ biologiques. Moi je regarde le café qui filtre tout doucement dans la cafetière. Balzac, *Traité des excitants*. Trente tasses par jour. J'aurais bien aimé voir la couleur de sa pisse.

— Tu manges pas ? me demande ma Nippone friponne.

— Non, tu sais bien que je mange jamais le matin. Ça me donne la nausée.

— Tu devrais, quand même.

Je hausse les épaules. Elle n'est pas ma mère. Ma mère n'est pas japonaise et je n'ai jamais couché avec ma mère. Akiko assise beurre ses Wasa™. Le café passe toujours dans le filtre.

Ploc ! Ploc ! Ploc !

Méditation du matin.

*

Mise en place du décor. *Le film de ma vie*, première.

Notre appartement – un deux-pièces cuisine de 27 mètres carrés environ, au trente-trois boulevard Saint-Michel, mais pas du côté des riches, non, du côté des gueux, sur cour, septième étage sans ascenseur, juste au-dessous des chambres de bonnes avec leurs étudiants de province et leurs immigrés mélancoliques, juste au-dessous de la solitude et de la crasse mais cher pour nous quand même, l'appartement, mille cinq cents euros, un prix d'ami obtenu grâce à une connaissance de la famille, certes, divisé par deux, certes, mais nous ne sommes pas riches, pas encore, même si nous travaillons chaque jour pleins d'espoir à notre tas d'or alchimique.

Dans la chambre à coucher, un grand matelas posé par terre, des posters divers punaisés au hasard, une commode, des vêtements éparpillés et ma centaine de bouquins posés en tas dans un coin. Une table basse dans le salon, quelques

chaises, des bouteilles d'alcool, une autre commode, des posters en plus, la batterie silencieuse d'Akiko – sa vraie batterie est dans un garage boulevard Blanqui, chez sa copine Marion –, une chaîne stéréo et les cinq cents cédés d'Akiko, la même que tout à l'heure. C'est un appartement parfaitement normal pour des jeunes comme nous, avec un coin cuisine pour nains et une salle de bain pour gnomes, pour des jeunes gens sans histoires sauf la leur, qu'ils essaient de construire malgré toutes les réclames de la télé et ses jeux idiots.

Au fait, on vous ment : le gros lot, on le gratte pas. Le gros lot, on l'hérite.

*

Akiko s'habille et fait son sac. Le matin elle étudie aux langues zo, l'après-midi elle fait caissière au Cradigel™ de la rue Lacépède. Je m'habille et compte mon fric.

— On est le combien, aujourd'hui ?

Akiko réfléchit.

— Le vingt-huit.

Je recompte mes jetons et fais un bref calcul mental.

— C'est bientôt la fin du mois. Je peux acheter des clopes.

Akiko est à la porte.

— Tu m'en prends pour moi aussi ? Des *Players* sans filtre.

Je fais oui de la tête, la porte se referme, le café bouillonne dans mon estomac. Tout pour mon amour. Je travaille à un nouveau poème. Un chef-d'œuvre, comme tous ceux que j'ai écrits avant. Mon amour japonais. Mon estampe. Mon Utamaro. Mon Nagasaki. Un jour, je – Ma montre tic-taque. Il est l'heure d'aller gagner sa pitance.

*

Un jour, je – vieille histoire. Pas plus haut que trois grenades à main, je tapais sur la machine de mon grand-père, journaliste à l'*Humanité*, qui avait disparu en Sibérie après avoir couvert le front des Asturies pendant la guerre d'Espagne, et qui s'était réfugié comme un con à Moscou en 1940. Je tapais comme un petit fou, avec un doigt, puis deux, je tapais n'importe quoi, des histoires, des pièces de théâtre, des sornettes. Je préférais ça à mes devoirs. Mes parents s'inquiétaient. « Il va finir comme toi » disait ma mère à mon père, chômeur longue durée depuis la fermeture de Billancourt. Je crois bien qu'elle avait raison. Qu'est-ce qu'elle devait pas dire, la mère à Rimbaud.

*

La librairie où je travaille est à deux pas, rue Saint-André-des-Arts. Aujourd'hui, c'est moi qui fais l'ouverture. Dans la rue, il est neuf heures du matin et les pigeons roucoulent comme des bourgeois devant un cinéma. Je suis au pied du feu rouge, place Saint-Michel. En face de moi, l'Archange et son dragon familier. Sainte boucherie. Un bus passe, puis des voitures, une moto, d'autres voitures. Vroom ! Vroom ! Parade. Cinq minutes de Perec. En route vers les embouteillages de l'an deux mille et quelques, et moi qui n'ai toujours rien publié, sauf dans des revues à tirage confidentiel, bien entendu, comme toutes les revues un peu sérieuses... « C'est un début » me disait Akiko au début, justement. Maintenant je trouve qu'il est un peu long, ce début. Le feu passe au rouge. Voitures arrêtées comme un troupeau de vaches nerveuses.

*

La librairie où je travaille fait face à la rue Gît-le-Cœur, là où les bitniques crevaient la dalle et hallucinaient vigoureusement. De nos jours il ne reste rien. Rien, pas même un vague air littéraire. Les gens mangent trop bien, y compris les étudiants, et quand on mange trop, on baise mal et quand on baise mal, on ne lit plus de poésie et le marché se tarit. C'est fatal. C'est de là que viennent tous nos problèmes, à nous autres, poètes. Le manque d'amour. Le confort du ventre.

*

C'est Georges, le gérant, qui fait l'ouverture avec moi. Il est déjà en train de remonter la devanture grillagée.

— Tu es en avance, pour une fois ! me lance-t-il avec un sourire ironique.

— Oui, j'ai pas fait exprès.

Il rigole et je l'aide à pousser la grille rouillée qui empeste la pisse de chien. Il est cool, Georges. Il est Grec. Il est poète, lui aussi. Je suis sûr que si Homère avait un prénom, ce devait être Georges.

*

La librairie n'est pas notre librairie. Elle appartient à une chaîne qui appartient à une grande maison d'édition qui en possède plein, de librairies. Bien pratique, pour eux. Tout bénéfice. Moi, je ne suis qu'un simple vendeur. Huit cents euros en fin de mois. Plus six pour cent de rabais sur les livres. Merci bien, monseigneur, vous êtes trop bon. Juste en face de la rue Gît-le-Cœur, dont il ne reste rien.

*

La caisse finie, nous attendons, nous vendons et nous attendons encore. Deux cartes postales, deux euros. Schling ! Schling ! Un poster de Vincent tourné fou en Arles, vingt-deux euros. Schling ! Schling ! Un roman posthume de Marguerite Duras, quinze euros. Schling ! Schling ! Un roman posthume de Patrick Modiano, quinze euros. Schling ! Schling ! Un roman posthume de Philippe Djian, huit euros. Schling ! Schling ! Un roman contemporain de Gustave Flaubert, en poche, six euros soixante. Schling ! Schling ! Trois cartes postales, trois euros. Schling ! Schling !

— Je vais faire une pause. Tu veux que je te rapporte quelque chose ? me demande Georges, au bout d'un moment.

— Oui, un café.

Et au touriste qui attend, timide :

— *Five postcards, five euros.*

Schling ! Schling !

*

Georges parti pour sa pause, je contemple la rue Saint-André-des-Arts qui poussière au soleil. Il n'est pas encore midi, mais que de chaleur, que de monde, que de cris et de chansons. Les radios sont bloquées à fond dans tous les restaurants. Compétition de top cinquante et de réclames. Un ou deux clients, à éclipse. Une ou deux ombres, au milieu de tous ces livres cryogénisés attendant qu'une main ouvre leur couverture et les ressuscite.

*

Georges revient avec mon café.

— Tu as vu l'affiche sur la porte du *Baltos* ?

Je fais non de la tête. Je comptais aller au *Baltos* plus tard pour acheter des cigarettes.

— Il y a une scène ouverte de poésie demain au *Whitman & Co.*, tu sais, la librairie amerloque. Ça te dit ?

Je fais oui, pourquoi pas, tout est bon pour se faire entendre. Ils liront, nous lirons, nous applaudirons et nous boivrons. Je prends mon café des mains de Georges.

— Tu passes chez moi, avant ?

Ce qui veut dire, en clair : on va boire des coups en attendant et fumer quelques illégales cigarettes. Je n'y vois pas d'objection et le lui dis. Nous convenons d'un rendez-vous, très civils, très comme il faut.

— À sept heures, très cher.

— Tout le plaisir est pour moi.

Du Proust.

Longtemps, je me suis défoncé de bonne heure.

*

La journée passe.

Nous vendons.

Nous bavardons.

Nous vendons.

La journée repasse.

*

Juste avant la relève, Georges se tourne vers moi et soupire. Je suis assis derrière la caisse, il est accoudé sur une pile du nouveau roman d'Alexandre Jardin déjà prête pour le pilon.

— Toutes ces belles filles qui passent, là, dehors, et pas une qui achète un livre...

Il a raison, c'est triste. Mais elles n'ont pas besoin de faire la conversation, elles. En plus, il est gay, Georges. Je lui en fais la remarque et il hausse les épaules, royal.

— Moi, si je dis ça, c'est par principe.

*

La relève arrive, deux filles moches et intellos, qui s'habillent en Agnès B., parce que c'est toujours en noir et blanc et que ça fait pauvre.

— Y a eu du monde ?, demande Annette, la moins moche des deux.

Elle aurait plu à Descartes avec son œil qui louche. Béatrice, l'autre, celle qui a de la moustache, s'installe derrière la caisse et s'assoit sur le tabouret inconfortable qui est fait pour qu'on n'ait pas envie de s'asseoir, justement. Elle sort un bouquin de Bataille et plonge son gros nez dedans.

— Non, personne, répond Georges, qui met sa veste en lin terriblement bien repassée.

Annette fait « ah bon ». Elle est un peu déçue. « Du monde », ça veut dire des gens célèbres. Parfois, on en voit. La semaine dernière, Tournier est passé. Et puis on a eu Weyergans, mais Annette ne l'avait pas reconnu. C'est moi qui lui ai dit qui c'était. Le Clézio est venu, aussi, il y a un mois. Il était plus grand et moins pâle que je ne l'avais imaginé. Il a acheté trois cartes postales avec la photo de Picasso. La même. Un maniaque, peut-être. Nous sortons de la boutique, Georges me fait salut à demain et moi, je regarde un instant la rue Saint-André-des-Arts qui serpente et qui grouille autour de moi et je me dis, comme l'autre, « À nous deux, Paris ! »

*

Ma passion, à part la poésie et Akiko, c'est flâner dans les rues de Paris, marcher, marcher, marcher donc, tête vide, prête à remplir, ajoutez de l'eau et hop ! un poème-minute, marcher comme Maïakovski à Moscou, marcher comme Rimbaud à Bruxelles, comme Ronsard à Vendôme, comme Desnos à Paris, marcher, marcher, marcher. Akiko se moque toujours de moi et dit que je suis le poète qui use ses chaussures le plus vite du monde. J'ai pensé un instant écrire aux grandes marques et leur proposer de me sponsoriser. Après tout, il n'y a pas que le sport, dans la vie. Vous imaginez, *Just do it™* avec la photo de Ginsberg à Calcutta en sandales Nike® ? Un tabac.

*

Les rues frémissent dans la chaleur de juillet, puent des aisselles, s'épongent le front. Grappes compactes des foules qui se croisent et s'ignorent : passants pressés, touristes rigolards et moi, et moi, et moi. Les mains dans les poches, je flâne. *Les mains dans les poches*, ça c'est un titre. Je me hâte de le griffonner sur mon carnet. Les bons titres, c'est les premières choses qu'on oublie.

*

Je m'assois un instant sur le bord d'une fontaine, devant la pyramide du Louvre. Nuages dans l'eau. Reflets bariolés des t-shirts. Un peu de fraîcheur. Un groupe d'étudiants espagnols passe en éclatant de rire et j'ai soudain brusquement envie de fondre en sanglots. « Je suis l'autre, le trop sensible » disait Cendrars. J'en connais un autre. À vingt-cinq ans, Rimbaud était célèbre. À vingt-cinq ans, Maïakovski portait sa chemise jaune citron. À vingt-cinq ans, Keats était presque mort. À

vingt-cinq ans, je bosse comme un con dans une librairie de merdre. On peut dire : « Et alors ? C'est pas si grave », mais moi je réponds, « si, c'est grave ».

La poésie est morte.

La poésie est le Grégoire Samsa de la littérature, petit insecte ratatiné et desséché qu'on balaie prestement sous le lit défait de la critique vaselinée.

On porte n'importe quelle cochonnerie en solde au pinacle, mais on ignore Ronsard et Ronsard, c'est moi.

*Bleu du ciel et la rose se pique à son épine
pétale rouge comme le cendrier
où tu as posé la fleur que je viens de t'offrir
la fleur à vingt balles pour laquelle j'ai donné un billet de cinquante
mais notre amour ne rend pas la monnaie*

Ronsard, je vous dis.

J'ai envoyé mon recueil chez trente et un éditeurs. Trente et une fois trois euros cinquante de frais de port, plus l'enveloppe. Ils m'ont renvoyé vingt-sept fois le manuscrit. Je n'ai pas beaucoup d'espoir pour les quatre qui restent.

On peut dire : « c'est pas grave », mais ceux qui disent ça sont soit des hypocrites, soit des cons.

Ceux qui disent ça écrivent tous les jours les lettres de rejet de leur propre vie.

Ceux qui disent ça croient que la vie est une ligne droite.

Les étudiants espagnols repassent en riant encore plus fort.

Je me lève.

La poésie est morte.

Vive la poésie.

Vive moi.

Merdre.

*

Quand je rentre, Akiko me tend une lettre. C'est Gallimorne. Je l'ouvre, mais je sais déjà ce que je vais y trouver. Je la parcours quand même des yeux, histoire de. « Cher monsieur, merci de nous avoir envoyé mais vous ne pas dans nos collections mes salutations distinguées, ducon, éditeur. » Je déchire la bafouille et jette les morceaux dans la poubelle de la cuisine. Des nouilles sont en train de bouillir sur le réchaud. Akiko est devant la télé. Je la rejoins, nous bavardons cinq minutes à propos de notre journée. Il y a un jeu stupide sur la chaîne qu'Akiko regarde, alors je préfère regarder Akiko qui regarde son jeu stupide, je prends des notes mentales, je continue mon poème, le chef-d'œuvre que je suis en train de composer, la statue de ma muse, Akiko, sculptée d'après nature, avec amour et foutrierie. Sa pupille bouge à la vitesse de la lumière, reflétant l'écran comme une flammèche électrique. Feu vide. J'avance ma main et je touche ses cheveux coupés à la page. Elle fait un geste comme pour chasser une mouche. Je me penche en avant pour l'embrasser mais une sonnerie retentit dans la cuisine.

— Tu peux aller arrêter l'eau des nouilles ? me demande ma muse, sans tourner la tête.

Je me lève. Fin du poème.

*

Après la graille, Akiko se met le casque stéréophonique sur la tête et bat la mesure sur son groupe préféré, les *Screaming Tampax*, qui viennent de Tampa, justement. Ses baguettes frappent rythmiquement les accoudoirs d'un fauteuil qu'elle a amené devant elle. Tchok-tack ! Tack-tack-tchock ! Moi, je regarde mon Olivetti, qui me regarde, une page blanche bien

fichée dans son dos. C'est putain de dur d'écrire un poème d'amour quand on vient de se faire refuser pour la vingt-neuvième fois. C'est comme si vous continuiez à courir après une femme qui aurait sauté tous vos copains sauf vous. C'est démoralisant.

Akiko s'est arrêtée de jouer un instant et allume une clope.
Je me dis que c'est une bonne idée et je fais de même.

Nos fumées se mélangent dans notre petit living.

Scène de la vie conjugale avec cancer du poumon.

Akiko reprend le rythme.

Tchick-tak ! Tak-tak-tchick !

Je tapote du bout des doigts les clitoris rigides de l'Olivette.

Clicketi-clack-clack ! Clack ! Clack-click-clack-clack ! Ding !

Tous en chœur, à présent !

Un boucan de tous les diables.

Dring ! Dring ! Voilà le téléphone qui s'y met !

Et hop ! On rajoute du téléphone dans le poème.

Akiko va répondre en protestant.

— Tu fais chier, je regardais mon jeu. Allô ?

C'est Marion, je la reconnais au ton d'Akiko.

Clicketi-clop ! Clicketi-clop !

Marion entre dans le poème.

La poésie, c'est le fourre-tout du monde.

Une grosse valise, pleine d'autocollants exotiques.

Akiko rit au téléphone.

Elle dit « d'accord, à tout à l'heure » puis elle raccroche et va se rasseoir devant la télé.

— Marion passe dans un quart d'heure. Il paraît qu'elle a dégotté une herbe du tonnerre.

Clicketi-clack-clack !

Dérégions tous nos sens.

Un dernier petit vers et c'est terminé.

Je referme ma valise, qui commence à prendre les proportions d'une malle.

*

On n'écrit plus de longs poèmes. C'est dommage. C'était bien, l'*Illiad*e et l'*Odys*sée. Sans parler de l'*Énéide*. On en avait pour son argent. Aujourd'hui tout est minimaliste. Japonisant au mieux, durassien au pire. Un peu d'ampleur, merdre ! Moi, je travaille sur un long poème, un long long poème d'amour.

Akiko se lève et vient regarder par-dessus mon épaule. Je vois ses yeux qui lisent mes vers. Gauche, droite. Gauche, droite. Un sourire lui échappe de temps en temps.

Je glisse ma main entre ses jambes et je lui masse gentiment le haut de la cuisse, en remontant peu à peu. Lorsque mon index commence à longer la chaleur de son sexe, elle me repousse avec agacement.

— Tu peux pas penser à autre chose ? me demande-t-elle, à moitié fâchée.

J'ai envie de lui dire « Penser à autre chose ? Moi ? *Que* nenni ! Je n'ai qu'une seule chose en tête et cette chose, vois-tu, eh bien, c'est mon poème et mon poème, c'est toi ! », mais je me contente de hausser les épaules et d'allumer une cigarette, vexé.

Akiko part aux toilettes et moi je me remets au travail.

De toute façon on n'aurait pas eu le temps. Marion arrive dans un quart d'heure.

*

Marion arrive bien un quart d'heure plus tard, ses cheveux roux tout frisottés sur sa tête. À ses yeux, je vois bien qu'elle n'a pas menti : son herbe a l'air du tonnerre.

Elle s'installe sur le canapé tandis qu'Akiko éteint enfin la télé et met un disque de bruit.

Je relis les autocollants que j'ai collés sur la valise de mon poème et je ne suis pas trop mécontent.

*Trois malles de mes amours entassées dans un coin
légères comme des boîtes à chaussures remplies de papier
Ta voix au téléphone fait des étincelles
et met le feu à la poussière du tapis
Il faudrait appeler les pompiers
mais je n'en ai pas le courage
Ce feu est vraiment trop beau*

— Alors, le poète ? me demande Marion, en me passant le joint.

— Alors quoi, le poète ?

— Alors, le poète, ça gaze ?

— Alors le poète, ça gaze pas trop en ce moment.

— Il vient de se faire refuser par Gallimoche.

— Encore ?

— Oui, il n'a vraiment pas de chance. C'est tous des cons.

— T'as pas envie de nous écrire des chansons ?

— Je sais pas écrire des chansons. Je sais écrire que de la poésie.

— C'est dommage. Je suis sûr qu'il pourrait nous écrire des chansons super.

— Oui, je lui dis souvent mais il veut pas. Il est têtù.

— C'est vrai, je suis têtù.

— Et c'est pour ça que je l'aime.

Ému, je souris bêtement à Akiko qui me sourit bêtement à son tour. Marion aspire une énorme bouffée du joint et se met à tousser comme Franz Kafka.

Nous passons le reste de la soirée à bavarder, à fumer des joints et à boire de la bière tiède. La vie est à nous. Vie de bohème, vie de patachon. Faites vos jeux. Faites-le vous-mêmes. Je vous en prie. Après vous. Mais non, allez-y, allez-y. Plus de joint pour moi, merci. Je suis vraiment trop cassé. Les filles se marrent. Leurs rires descendent sur moi comme de la musique.

*

Marion part vers les deux heures du matin et je vais me coucher très approximativement avec Akiko qui m'aide à me déshabiller avec une correction toute japonaise.

— Tu crois que tu vas pouvoir faire l'amour ? me demande-t-elle en se glissant contre moi sous le drap.

— Un poète peut tout faire.

— À part se faire publier, précise Akiko, impitoyable.

Elle m'embrasse de toute sa bouche et je sens sa main qui se pose sur mon petit. C'est la dernière chose que je sens d'ailleurs. Lorsque nous nous réveillons le lendemain, Akiko est d'assez mauvaise humeur.

*

Elle se lève, s'habille rapidement puis sort de la chambre en claquant la porte. Déconcerté je contemple stupidement le plafond pendant quelques minutes, puis ma main descend toute seule vers mon priape matinal. Mes doigts ensèrent ma tige comme le vagin sec de la muse et je laisse mon esprit

vagabonder à des Akikos aussi belles que multiples. Je vois ses belles fesses que je tiens à pleine paume, ses seins durcis par mes léchouillages répétés, son long sexe luisant dans la lumière d'été, je vois son amour briller pour moi entre les reflets de ses dents, je reconnais son désir dans le soulèvement arythmique de son ventre, je savoure les jus débordants de son bonsaï, je m'enfonce voluptueusement en elle comme une mouillette dans un œuf coque et c'est alors qu'elle rentre à nouveau dans la chambre.

— Ben, qu'est-ce que tu fais ?

— Euh, rien, je... je...

— Tu crois que je n'ai rien vu ?

— Vu quoi ?

Elle se rapproche du lit et soulève le drap d'un coup. Ma bite se tient dressée comme Jésus devant Bernadette Soubirou et ma main coupable repose à quelques centimètres, sur mon ventre.

— Ah, eh bien bravo ! Tu préfères ta main à ta femme, maintenant ?

— D'abord on n'est pas mariés.

Elle se met à quatre pattes sur le lit et s'avance vers moi de manière menaçante.

— Tu préfères ta main à ta femme ?

— Si tu ne t'étais pas levée aussi vite, ce matin...

Elle approche son visage et ses cuisses entourent les miennes. Jésus flanche et se prosterne devant la colère du père. Les yeux d'Akiko se plantent dans les miens, traversés d'éclairs sombres.

— Non seulement tu es incapable de me faire l'amour hier soir, mais en plus tu te branles en cachette comme un bidasse dans un train de nuit.

Je crois un instant qu'elle va me cracher au visage, mais elle m'attrape la nuque et m'embrasse jusqu'à la garde.

Je la saisis à mon tour et la déshabille au plus pressé.

Nous baisons, forniquons, tournicotons comme des fous jusqu'à ce qu'elle plante ses dents dans mon épaule et me fasse sursauter de douleur et de plaisir.

Lorsqu'elle se relève enfin, elle est de bien meilleure humeur (et Jésus aussi).

*

— Je vais lire quelques poèmes à *Whitman & Co.* ce soir. Ça te dit de venir ?

Akiko finit de se verser une deuxième tasse de café et secoue la tête.

— Non, désolée. Ce soir on a répète.

Art contre art.

Personne ne gagne.

— Tu sais, ça commence tard, à *Whitman*. Peut-être même que tu auras fini ta répète.

J'ai très envie qu'Akiko vienne. C'est encore elle mon meilleur public. Mon plus beau public.

— Je sais pas. On commence à neuf heures et on a au moins trois chansons à travailler. Enfin, si j'ai fini, je passerai.

— Merci, mon amour.

— De rien, mon amour.

Je bois mon café qui a bien meilleur goût maintenant. Le goût de mon amour. Avec beaucoup de sucre et un peu de lait.

*

À la boutique, Georges est d'excellente humeur malgré mon quart d'heure de retard. Il sifflote et s'est rasé de près. Son after-shave sent à mille kilomètres.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'es amoureux ?

Il secoue la tête et rigole doucement.

— Non, non. L'amour est un passager clandestin qui n'attend que le prochain port pour débarquer. Lis plutôt ça.

Il me tend une lettre manuscrite. Je suis d'abord un peu gêné de lire son courrier, puis je remarque l'en-tête des éditions Grasset.

« Cher Georges Metzadakis, c'est avec plaisir que nous avons lu et relu vos poèmes avec attention, deux fois, je vous assure et mon vieux, je ne vous dis que ça, on va vous publier, et plus vite que ça encore, votre dévoué, Trucmuche. »

Ma gêne se transforme aussitôt en jalousie noire.

— C'est pas mal, dis donc. C'est pas Gallimoché, mais c'est pas mal.

Puis je me mets à rigoler moi aussi.

— Bon sang, comment t'as fait ?

Georges hausse les épaules, modeste.

— J'ai rencontré quelqu'un. Il m'a mis en contact. J'ai envoyé. Et j'ai eu de la chance. Mais je voulais te dire, pour ce soir, avant *Whitman*. Avec Bernard-Marie on a prévu de fêter ça.

— Tu vas pas venir alors ?

Georges baisse ses yeux, qu'il a très beaux d'ailleurs.

— Ben non.

Je joue l'indifférent, même si je suis profondément vexé.

— Bah, c'est pas grave. Je me débrouillerai sans toi.

— Je crois que Nando va y aller aussi. Tu peux lui téléphoner.

Nando est un ami de Georges, un Costaricain qui est venu faire des études de philosophie avec une bourse pour

un an et qui en est resté six. Il bosse maintenant au MacDo de Strasbourg-Saint-Denis. De philosophe raté il est entre-temps devenu poète raté, malgré des publications intermittentes dans des revues qui ont fait faillite les unes après les autres. C'est un type assez furieux, qui me fait un peu peur, je dois bien l'avouer. Mais c'est aussi un excellent camarade de beuverie et nous sommes toujours tombés d'accord sur le sort misérable de la poésie en ce début de XXI^e siècle. Je crois même que nous nous sommes endormis une fois ensemble sur le canapé de Georges, qui a eu la courtoisie de nous réveiller au petit matin avec deux tasses de café fumant. Georges me tend un bout de papier sur lequel il a griffonné le numéro de Nando.

— Tu peux utiliser le téléphone de la réserve.

Je remercie mon chef avec effusion et j'obtempère. Nando me confirme son intention et nous nous donnons rendez-vous devant le *Whitman* à neuf heures.

Georges est d'excellente humeur tout le reste de la journée. Moi, pas vraiment.

Je suis rongé par la jalousie.

Georges, mon ami Georges.

Publié chez Grasset.

Merde.

Bah, je me vengerai un jour, comme Fantômas.

Gallimolle pour ma pomme.

Au moins.

« Oui, monsieur, deux cartes postales de notre beau Paris, deux euros cinquante, merci beaucoup, attendez voici votre monnaie, au revoir bonne journée et n'oubliez pas de dire à tout le monde, quitte à le gueuler du toit d'un autobus, que je suis le plus grand poète méconnu de cette fin de siècle, merci beaucoup. »